

20140405-Et si Vladimir Poutine était un moindre mal?

La Russie estime avoir été humiliée sur la scène internationale dans les années 1990, après la chute de l'Union soviétique. Or, l'histoire le montre, un peuple qui se sent blessé dans son orgueil peut porter au pouvoir des personnalités despotiques, et à l'idéologie nauséabonde. Si Vladimir Poutine est bien loin d'être un grand démocrate, il n'est ni Hitler ni Staline. Toutefois, il reste marqué par une culture tchékiste du pouvoir, et pour le spécialiste de la Russie, Jean-Sylvestre Mongrenier, la ligne radicale du président russe fait de lui un «néo-stalinien».

JOL Press : Comment expliquer que ce sentiment d'humiliation n'ait pas porté à la tête de l'Etat russe un dirigeant bien plus controversée que Vladimir Poutine ?

Jean-Sylvestre Mongrenier : En regard des critères des régimes politiques occidentaux, il est avéré que Vladimir Poutine se situe bien au-delà des normes en vigueur dans un Etat de droit. Il outrepassa les leaders nationaux-populistes d'Europe occidentale, généralement condamnés par la classe politique et les grands médias.

Poutine est marqué par une culture tchékiste du pouvoir, et il faut avoir à l'esprit le rôle de la Tcheka (la police politique) dans le système de répression, mis en place par les bolcheviks dès après le coup de force d'octobre 1917, pour bien comprendre ce que cela signifie. Pour les «siloviki», c'est-à-dire les dirigeants issus des «structures de force» (l'appareil sécuritaire et militaire), se comporter en tchékiste est une vertu cardinale. Pas d'états d'âme dans le déploiement de la violence.

Ainsi, le président russe se veut le continuateur d'Iouri Andropov. Ambassadeur d'URSS en Hongrie lors de l'insurrection hongroise, écrasée dans le sang en novembre 1956, Andropov est à la tête du KGB de 1967 à 1982. Il succède à Brejnev mais meurt au bout de 16 mois. L'idée directrice d'Andropov était de s'inspirer des mesures de Deng Xiaoping – maintien de la dictature du parti unique et ouverture sélective au marché –, pour refonder l'URSS. Une forme de «léninisme de marché».

JOL Press : En quoi cela consiste-t-il ?

Jean-Sylvestre Mongrenier : Le «modèle chinois» inspire les conceptions de Poutine qui a durci le régime politique intérieur (la «verticale de pouvoir»), renforcé les aspects les plus déplaisants de l'«autoritarisme patrimonial» russe et accru l'emprise du pouvoir sur l'économie (un «capitalisme monopolistique d'Etat»). L'entreprise s'accompagne de la réhabilitation rampante de Staline, ce dont nous n'avons pas encore saisi tous les tenants et aboutissants.

Sur le plan extérieur, Poutine s'est engagé dans une politique de force qui relève du révisionnisme géopolitique. Elle consiste à prendre le contrôle direct de nouveaux territoires (Abkhazie et Ossétie du Sud), voire à les annexer, au mépris des engagements de l'Etat russe, comme en Crimée, et donc à élargir les frontières de la Russie. Il instrumentalise les conflits dits «gelés» (la Transnistrie en Moldavie et Sud-Caucase), pour conserver des options dans un futur proche ou lointain. Des actions de déstabilisations dans le Sud et l'Est de l'Ukraine continentale sont aussi en cours et c'est la réaction commune de l'Occident qui mène Poutine à temporiser.

In fine, que veut-on de plus pour se faire un jugement sur la personnalité de Poutine ? Ajoutons que les personnalités les plus radicales de la vie politique russe sont très largement satisfaites de la ligne définie par Poutine.

Cette forme de national-bolchévisme, idéologiquement justifiée et légitimée par un syncrétisme mêlant des éléments du discours slave-orthodoxe et du discours eurasiste (discours pourtant contradictoires), est essentielle dans la «fabrique du consentement». En dernière analyse, c'est une exaltation de la puissance pour la puissance (voir ce que l'on appelle la «derjava»).

JOL Press : Vladimir Poutine est-il un barrage à des forces obscures comme le leader ultranationaliste du parti libéral-démocrate russe Vladimir Jirinovski, ou encore le stalinien Guennadi Ziouganov ?

Jean-Sylvestre Mongrenier : Dans les années 2000, un certain nombre d'officiels russes utilisaient cet argument, pour tenter de convaincre que Poutine était un «centriste». L'idée sous-jacente était de faire comprendre que Poutine serait l'interlocuteur et le partenaire naturel de l'Occident. Désormais, ils ne manient plus cet argument, tant il est vain et contredit, par les faits et par le discours de Poutine. Ils pratiquent plutôt la langue de bois ou la provocation.

A l'époque de Boris Eltsine déjà, Vladimir Jirinovski jouait les utilités, cherchant surtout à s'assurer une rente de situation. C'est ainsi qu'il aura mené sa carrière politique – de manière très personnelle et utilitariste, si l'on porte le regard au-delà des provocations passées – et l'on sait qu'il approuve le «programme Poutine».

Autre adepte du nationalisme grand-russe, Dmitri Rogozine est partie intégrante du système de pouvoir. Après avoir été ambassadeur de la Russie à l'OTAN, il est devenu vice-Premier ministre et il a en charge une partie de l'industrie d'armement. Rogozine est d'ailleurs concerné par les sanctions occidentales. Comment interpréter son rôle dans l'appareil de pouvoir du Kremlin ? Un gage de modération ?

Guennadi Ziouganov est aussi intégré dans un système politique dont il faut souligner l'autoritarisme, avec une opposition soit réduite à la portion congrue, soit tolérée. Le durcissement de la politique étrangère russe devrait se traduire par un durcissement politique en interne.

Enfin, si l'on en croit l'admiration de Poutine pour Andropov, dont il fleurit la tombe chaque année, le président russe pourrait être défini comme un néo-stalinien. Cela nous renvoie à la synthèse national-bolchévique qu'il incarne. L'homme aura multiplié les faux-nez, mais les toutes dernières années ont clarifié les choses. Les dirigeants occidentaux ne sont plus dupés par ces masques (le réformateur de Saint-Pétersbourg, l'admirateur de Soljenitsyne, le partenaire naturel de l'Occident dans la lutte contre la terreur, etc.).

JOL Press : Certains dirigeants occidentaux se félicitent de la prétendue modération du président russe...

Jean-Sylvestre Mongrenier : Le jugement politique sur Poutine doit être fondé sur sa formation et son «pedigree», sur les idées qu'il manie et l'action qu'il mène. Les individus en question ne pèsent pas dans le système décisionnel du Kremlin, même s'ils participent à ce théâtre d'ombres qu'est la scène politique russe. Si les choses tournaient mal en Europe centrale et orientale, à quelque deux heures d'avion de Paris, je ne suis pas sûr que l'on se félicite encore de la prétendue modération de Poutine.

A ce propos, il faudrait demander leur avis aux populations des pays directement au contact de la Russie, sans même parler de celles qui vivent en Tchétchénie et dans le Nord-Caucase. Il est vrai que Poutine peut aussi sembler modéré en comparaison de Ramzan Kadyrov, le président tchéchène, mais ce potentat – on sait les méthodes dites «contre-terroristes» qu'il applique sur le terrain –, n'est jamais que son fondé de pouvoir en Tchétchénie. Que faut-il en déduire ?

Jean-Sylvestre Mongrenier est docteur en géopolitique, professeur agrégé d'histoire-géographie et chercheur à l'Institut Français de Géopolitique (Université Paris VIII). Il est aussi chercheur associé à l'Institut Thomas More.